

CHAPITRE IV

LOGIQUE DES CONCEPTS

Le fait de créer des symboles pour les idées, et d'employer ceux-ci à la place des idées, contribue à la formation des idées abstraites les plus élevées, comme cela se voit aisément. Par exemple, observant que beaucoup d'objets présentent une certaine qualité en commun, telle que la couleur rouge, nous trouvons commode de donner à cette qualité un nom, et, ayant ceci fait, nous parlons de la couleur rouge dans le sens abstrait, comme d'une chose distincte de tout objet particulier. Notre mot « rouge » sert de signe, ou symbole, d'une qualité considérée, isolée de l'objet particulier qui peut la présenter. Cette abstraction symbolique une fois faite dans le cas d'une qualité simple, nous pouvons ensuite la combiner avec d'autres abstractions symboliques, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous arrivions aux symboles verbaux des qualités de plus en plus abstraites ou générales, aussi bien que des qualités toujours plus éloignées de la perception immédiate. Ainsi, voyant que beaucoup d'autres objets se ressemblent en ce qu'ils sont jaunes, d'autres bleus, et ainsi de suite, nous combinons toutes ces abstractions en un concept plus général encore, celui de couleur, lequel, étant plus abstrait, est plus éloigné de la perception immédiate, car il est impossible que nous puissions jamais avoir un percept répondant au concept amalgamé la *couleur*, bien que nous ayons beaucoup de percepts répondant aux concepts constituants *couleurs*.

Il en est de même pour les objets. Les noms propres *Pierre*, *Paul*, *Jean* sont dans mon esprit comme des marques de mes concepts individuels. Le terme *homme* sert à accumuler tous les points de ressemblance entre eux — et aussi entre tous les autres individus de leur espèce, sans avoir égard à leurs points

de dissemblance; le mot *animal* prend une extension plus grande encore, et il en est de même pour presque tous les mots dénotant des objets. Comme les mots dénotant des qualités, ils peuvent être classés en rangs superposés selon l'étendue de leur généralité, et il est évident que plus grande sera cette extension, et plus leur signification sera distante de toute chose ayant jamais pu être un objet de perception immédiate.

Nous verrons par la suite qu'il est de la plus haute importance de noter que ces remarques s'appliquent tout autant aux actions et conditions, qu'aux objets et qualités. Les verbes, comme les noms et les adjectifs, peuvent être simplement les noms de simples récepts, ou ils peuvent être des composés d'autres concepts; dans l'un et l'autre cas, ils ne diffèrent des noms et des adjectifs, qu'en ce qu'ils correspondent à ces actions et états. Semer, creuser, arroser, etc., voilà des noms d'actions particulières; labourer est le nom d'une action plus générale; vivre est le symbole d'un concept plus général encore. Et il est évident qu'ici, comme précédemment, les concepts plus généraux sont faits de concepts plus spéciaux. Plus loin, je rapporterai les preuves qui établissent que chez l'enfant, comme dans l'histoire de l'humanité telle que nous la révèlent les recherches des philologues, aucune de ces divisions des concepts simples, savoir, les noms, adjectifs, et verbes, ne paraît avoir eu la priorité sur les autres. Tout au plus, s'il y a eu quelque priorité, elle semble avoir appartenu aux noms et verbes. Mais le fait sur lequel je désire attirer l'attention ici est l'énorme force, le levier puissant qui est fourni à la faculté de l'Idéation par l'emploi des mots en tant qu'équivalents mentaux des idées. Car, à l'aide de ces symboles, nous nous élevons de plus en plus haut dans les régions de l'abstraction: en pensant avec des signes verbaux, nous pensons, pour ainsi dire, avec l'image des idées, nous nous passons totalement des images actuelles, des percepts ou des récepts; nous quittons la sphère des sens, et nous élevons dans celle de la pensée.

Prenons, par exemple, un autre type d'idéation abstraite, un type qui ne sert pas seulement mieux que la plupart des autres à montrer l'importance des signes, comme représentant des idées, mais qui aussi expliquera mieux les résultats extraor-

dinaires auxquels ce symbolisme peut conduire, quand il est appliqué avec persistance. Je veux parler des mathématiques. Naturellement, avant que l'idée de nombre ou de relation puisse s'élever, la faculté de la conception doit avoir fait de grands progrès; mais prenons cette faculté au point où l'artifice de substituer les signes aux idées est allé assez loin pour mettre l'esprit à même de compter au moyen de la simple notation. Il serait clairement impossible de suivre les enchaînements les moins difficiles du raisonnement qui éveillent ou invoquent les idées de nombre ou de proportion, si nous étions privés du pouvoir d'attacher des signes particuliers aux idées particulières de nombre. Nous ne pourrions pas même dire si une pendule a sonné onze heures ou midi, si nous ne pouvions marquer chaque coup successif d'un signe successif; et quand on dit, comme on le fait souvent, qu'un animal ne peut compter, nous devons nous rappeler que l'homme le plus intelligent ne pourrait compter s'il était privé de ces symboles. « L'homme commence par compter les choses, par les grouper visiblement [c'est-à-dire par la logique des récept]. Il apprend ensuite à compter simplement les nombres, en l'absence des objets, faisant usage de ses doigts et orteils en tant que symboles. Il y substitue alors des signes abstraits, et l'arithmétique commence. Puis il passe à l'algèbre, dont les signes ne sont pas simplement abstraits, mais généraux, et alors il calcule des rapports numériques, non des nombres. Puis il passe au calcul supérieur des relations. » Et de même que, dans les mathématiques, les symboles qui sont employés contiennent, sous une forme facile à manier, d'énormes corps de pensée — peut-être en fait la pensée entière d'un long calcul, — de même, dans toutes les sortes d'idéation abstraite, les symboles que nous employons, dans la mimique, la parole ou l'écriture par exemple, contiennent des masses plus ou moins condensées de signification. Ou, pour prendre un autre exemple qui, comme le précédent, est emprunté à Lewes: « Il en est de même dans le développement du commerce. Les hommes commencent par échanger les objets, puis passent à l'échange des valeurs. L'argent d'abord, puis les lettres ou billets, sont les symboles de la valeur. Finalement, les hommes débitent et créditent, simplement, de façon que d'immenses transactions s'effectuent au moyen de

cette équation des équations. Le processus compliqué consistant à semer, faucher, rassembler, expédier et livrer une quantité de froment, est condensé dans une courte écriture, dans un registre. »

Ainsi, sans insister plus longuement, il est évident qu'il nous est impossible pour nous d'évaluer trop haut l'importance du langage comme servante de la pensée. Comme le dit Sir William Hamilton: « Un signe est nécessaire pour donner de la stabilité à notre progrès intellectuel, pour suivre chaque pas dans notre progrès, comme nouveau point de départ pour notre marche ultérieure vers un point plus élevé. Les mots sont la forteresse de la pensée; ils nous rendent capables de faire de chaque conquête intellectuelle la base d'autres conquêtes. » Au surplus, la pensée et le langage agissent et réagissent l'un sur l'autre, de manière que, selon l'heureuse métaphore de Max Muller, le développement de la pensée et du langage ressemble à celui du corail. Chaque branche est le produit de la vie, mais devient à son tour la base d'une nouvelle existence. D'une façon analogue, chaque mot est le produit de la pensée, mais devient à son tour une nouvelle base pour l'éclosion d'une pensée nouvelle.

Il semble inutile d'insister davantage sur l'immense importance de l'établissement des signes pour le développement de l'idéation. Le fait étant universellement reconnu par les écrivains de toute école, j'en viens donc au sujet du présent chapitre, et j'étudierai avec plus de détails la *logique* de cette faculté, ou la *méthode* de son développement.

D'après ce que j'ai déjà dit, on a pu comprendre que les concepts les plus simples sont simplement les noms des récept; tandis que les concepts d'un ordre plus élevé sont les noms d'autres concepts. De même que les récept peuvent être ou les souvenirs de percepts particuliers, ou les résultats de beaucoup de percepts (divers autres récept) groupés en classe, de même les concepts peuvent être soit des noms de récept particuliers, soit les résultats de beaucoup de récept nommés (divers autres concepts) groupés en classe. Le mot « rouge », par exemple, est le nom que j'emploie pour un récept particulier; mais le nom « couleur » est celui que j'emploierai pour un groupe entier de récept nommés.

Il en est de même pour les mots signifiant des objets, des états et des actions.

Nous pouvons donc distinguer d'une façon générale deux ordres de concepts : ceux qui se rapportent aux réceptifs et ceux qui se rapportent à d'autres concepts. Car un concept est toujours un concept, quand même il pourrait n'être qu'un réceptif nommé ; et c'est toujours un concept, bien qu'il tienne lieu des généralisations les plus élevées de la pensée. Je rendrai cette distinction plus claire encore au moyen d'exemples meilleurs. La poule d'eau adopte une manière de se poser à terre ou même sur la glace quelque peu différente de celle qu'elle pratique quand elle descend sur l'eau, et les espèces qui plongent de haut (telles que les hirondelles de mer et les fous) ne font jamais ainsi sur terre ou sur la glace. Ces faits prouvent que ces animaux ont un réceptif répondant à une substance fluide. De même, un homme ne plongera pas sur la terre dure ou sur la glace, et il ne sautera pas dans l'eau de la même façon qu'il le fera sur la terre ferme. En d'autres mots, comme la poule d'eau, il a deux réceptifs distincts, un qui répond à la terre solide, et l'autre au fluide sans résistance. Mais, différent de la poule d'eau, il est capable de mettre un nom sur chacun de ces réceptifs, et ainsi de les élever l'un et l'autre au niveau des concepts.

En ce qui concerne le but pratique de la locomotion, il est naturellement peu important qu'il ait ou non élevé ses réceptifs au rang des concepts. Mais, comme nous l'avons vu pour beaucoup d'autres buts, il est de la plus haute importance qu'il soit capable de le faire. Pour y arriver, il faut qu'il puisse poser son réceptif devant son propre esprit comme un objet de pensée ; avant de pouvoir placer sur ces idées génériques les noms de *solide* et de *fluide*, il faut qu'il en ait pris *connaissance* en tant qu'idées. Antérieurement à cet acte de connaissance, ces idées ne diffèrent sous aucun rapport des réceptifs de la poule d'eau, et, pour les besoins ordinaires de sa locomotion, cette différence n'est pas nécessaire ; pour ces besoins, l'homme ne fait aucun appel à ses facultés élevées d'Idéation. Mais, en vertu de l'acte de connaissance par lequel il assigne un nom à une idée connue comme telle, il a créé, pour lui-même, et pour des buts autres que la locomotion, un trésor inestimable ; il a formé un concept.

Néanmoins le concept qu'il a formé est des plus simples, et se réduit en fait à la nomination de l'un de ses réceptifs les plus habituels. Mais il est de la nature des concepts qu'une fois formés, ils peuvent être intentionnellement comparés, et de la sorte naît une nouvelle possibilité dans la manière de grouper les idées ; il peut les grouper non plus au moyen des associations sensibles, mais au moyen des représentations symboliques. Les noms des réceptifs servent de symboles des réceptifs eux-mêmes, et peuvent ainsi se grouper indépendamment des perceptions sensibles, hors desquelles ils sont originellement nés. Sans être plus longtemps soumises au temps ou au lieu, aux circonstances ou à l'occasion, les idées peuvent être maintenant rappelées et manipulées à plaisir. Car, dans cette nouvelle méthode d'idéation, l'esprit a, pour ainsi dire, acquis une *algèbre de réceptifs* : il n'est plus nécessaire que les réceptifs actuels eux-mêmes soient présents dans la perception sensitive ou même dans l'imagination représentative. Et comme les concepts sont ainsi les symboles des réceptifs, ils peuvent, comme je l'ai dit, être comparés et combinés indépendamment des réceptifs qu'ils servent à symboliser. De la sorte, nous devenons aptes, pour ainsi dire, à calculer en concepts selon une méthode, et à un degré qui seraient tout à fait impossibles dans le milieu purement perceptuel des réceptifs.

C'est dans cette algèbre de l'imagination que s'accomplit le travail le plus élevé de l'Idéation, et le résultat de synthèses longues et compliquées des concepts consiste en productions mentales d'une complication énorme, qui néanmoins peuvent être incorporées dans de simples mots. Des mots tels que *vertu*, *gouvernement*, *équivalent mécanique*, représentent des concepts infiniment plus perfectionnés que les mots *solide* ou *fluide*, étant donné que les premiers n'ont pas d'équivalents possibles dans la sphère des réceptifs.

Il nous faut donc, tout d'abord, reconnaître la grande étendue du territoire intellectuel qui est compris dans ce que nous appelons les concepts. Au niveau le plus bas, ce ne sont rien de plus que des réceptifs nommés ; plus haut, ils deviennent les noms d'autres concepts, et par la suite ils deviennent les produits nommés des coordinations de concepts les plus élevées et les plus complexes que l'esprit humain ait produites. Sous le terme *concepts supé-*

rieurs, je comprendrai ceux qui ne sont rien de plus que des récepts nommés, et par le terme *concepts supérieurs*, j'entendrai ceux qui sont formés d'autres concepts.

Le second point que je désire éclaircir est que les concepts de l'ordre le plus inférieur dont je parle, bien qu'étant de l'espèce la plus simple possible, sont déjà quelque chose de plus que les noms des idées *particulières* : ce sont les noms de ce que j'ai appelé idées *génériques* ou récepts. Nous pouvons fouiller tout le dictionnaire d'une langue quelconque sans y trouver un seul mot qui serve de nom pour une idée particulière véritable, c'est-à-dire pour le souvenir d'un percept particulier. Les noms propres sont ceux qui s'en rapprochent le plus ; mais les noms propres même sont en réalité des noms de récepts (distingués des percepts particuliers), puisque chaque objet auquel ils sont appliqués est un objet fort complexe, présentant un grand nombre de qualités diverses qui, toutes, demandent à être enregistrées dans la mémoire comme appartenant à cet objet, pour empêcher qu'on ne le confonde avec d'autres.

Les noms, donc, ne répondent pas aux idées particulières au sens strict ; les concepts, même de l'ordre le plus inférieur, se rapportent aux idées génériques. En outre, les idées génériques auxquelles ils se rapportent sont pour la plupart génériques à un haut degré : même avant qu'un récept ne soit assez avancé pour être baptisé — ou suffisamment bien développé pour être admis comme un membre du corps conceptuel — c'est déjà un produit organisé supérieur de l'Idéation. Nous avons vu dans le chapitre précédent combien la puissance de l'imagination peut aller loin sans l'aide du langage, et la conséquence est qu'avant l'avènement du langage, l'esprit est déjà pourvu d'une masse d'idées méthodiques groupées ensemble en bien des systèmes logiquement cohérents. Quand donc le langage prend naissance, il est inutile que ce travail de groupements logiques soit recommencé *ab initio*.

L'œuvre du langage consiste à reprendre le travail de groupement au point où il a été laissé par l'idéation générique ; et s'il est trouvé avantageux de nommer des idées génériques, ce sont les plus génériques, aussi bien que les moins génériques, qui sont choisies pour ce but. Bref, si grand que soit le pouvoir organi-

sateur du Logos, il ne surgit pas dans un tout informe et vide ; il trouve au contraire un groupement d'un ordre assez élevé, façonné par des influences antérieures, un cosmos véritable.

D'autre part, tous les concepts, en dernier ressort, dépendent des récepts communs, et ceux-ci dépendent des percepts. Ceci est aisé à prouver non seulement par des considérations générales, mais aussi par la dérivation étymologique des termes abstraits. Les termes les plus abstraits sont dérivés de termes moins abstraits, et ceux-ci, d'autres qui le sont moins, et, par deux ou trois degrés au plus, nous sommes ramenés exactement à leur origine, à un « concept inférieur », à un nom de récept. Comme je le prouverai plus loin, il n'y a pas de mot abstrait ou de terme général dans un langage quelconque qui, si son origine peut être connue, ne se trouve avoir ses racines dans le nom d'un récept. Les concepts, donc, ne sont originellement rien de plus que des récepts nommés ; il est donc *a priori* impossible qu'un concept incomplet puisse se former, s'il ne repose éventuellement sur la base des récepts. Grâce à l'élaboration qu'il subit par la suite dans la région du symbolisme, il peut, cela est vrai, si bien perdre toute ressemblance avec son ascendant, que le philologue seul est capable d'en retracer l'origine. Quand nous parlons de la *vertu*, nous n'avons pas besoin de penser à un homme, ni de réfléchir consciemment à l'action de gouverner un vaisseau, quand nous nous servons du mot *gouvernement* ; mais il n'en est pas moins évident que l'un et l'autre de ces mots très abstraits tirent leur origine de la nomination des récepts (l'un d'un objet, l'autre d'une action), et que leur élévation ultérieure dans l'échelle de la généralité a été due à un élargissement progressif de la signification conceptuelle de la part de la pensée symbolique. En d'autres termes, et pour en revenir à ma terminologie précédente, les « concepts supérieurs » ne peuvent en aucun cas naître *de novo* ; ils peuvent seulement naître de « concepts inférieurs », qui à leur tour sont la progéniture des récepts.

Il me faut maintenant revenir à un point que nous avons traité à la fin du chapitre précédent. J'ai montré là que l'espèce de classification ou groupement mental des idées qui sert à constituer la logique des récepts diffère du groupement mental d'idées

qui constitue la logique des récepts, en ce que, tandis que la première se rapporte aux similitudes qui sont les plus sensibles à la perception, et en conséquence aux analogies qui s'imposent le plus à l'attention, la dernière se rapporte aux similitudes qui sont moins évidentes à la perception, et par conséquent aux analogies qui apparaissent moins promptement aux sens. Il y a classification dans l'un et l'autre cas ; mais, tandis que l'une repose sur l'étroitesse des ressemblances dans un acte de perception, l'autre en exprime l'éloignement. De ceci il résulte que plus la classification est conceptuelle, et moins sensibles à la perception immédiate sont les similitudes entre les choses classées ; par conséquent, plus une généralisation sera élevée, plus grande sera la distance par laquelle elle se séparera des groupements simplement automatiques de l'idéation réceptuelle.

Par exemple, la première classification du règne animal que nous connaissons groupait ensemble, sous la désignation commune « d'êtres rampants », les articulés, mollusques, reptiles, amphibiens et même certains mammifères comme la belette, etc. Ici, cela est évident, la classification repose seulement sur les ressemblances très superficielles que présentent ces différentes créatures dans leur mode de locomotion. Jusqu'alors la pensée conceptuelle n'avait pas encore été dirigée vers l'anatomie des animaux, et, quand elle entreprit une classification de ceux-ci, elle se contenta naturellement de noter les différences les plus évidentes quant à la forme extérieure et au mouvement. En d'autres termes, cette toute première classification conceptuelle n'était guère plus que l'énoncé verbal d'une classification réceptuelle. Mais, quand la science de l'anatomie comparée fut inaugurée par les Grecs, une classification beaucoup plus conceptuelle des animaux prit naissance, bien que l'importance d'un arrangement systématique du règne animal, considéré comme un tout, fût si peu appréciée qu'il ne semble pas avoir été tenté, même par Aristote. Car, si merveilleux que soit le progrès du groupement conceptuel établi par lui, l'auteur grec se contenta de l'établir aux comparaisons anatomiques entre un groupe d'animaux et un autre ; il n'a pas eu l'idée de la subordination d'un groupe à un autre, et il a, par la suite, constitué le principe dominant des recherches taxonomiques ; nulle part il

ne donne un exposé synoptique de ses propres résultats, ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il avait apprécié l'importance de la classification du règne animal comme un tout systématique.

Enfin, depuis l'époque de Ray, le meilleur de la pensée des meilleurs naturalistes a été appliqué à cette œuvre, avec ce résultat que l'idéation conceptuelle a constamment progressé à travers des généralisations de plus en plus larges, ou des généralisations de plus en plus châtiées par les accumulations intentionnelles et combinées des connaissances. Le contraste est énorme entre le premier essai simple de classification fait par les premiers Juifs, et l'ensemble perfectionné de la pensée abstraite qui est présenté par la science taxonomique d'aujourd'hui.

Des exemples similaires pourraient être tirés de tous les autres départements de l'évolution conceptuelle, parce que partout chaque évolution a consisté essentiellement en l'achèvement d'intégrations idéales de plus en plus éloignées des simples perceptions. Ou, comme le dit Sir W. Hamilton : « Par une première généralisation, nous avons obtenu plusieurs classes d'individus ayant des analogies entre eux. Mais ces classes, nous pouvons les comparer ensemble, observer leurs similitudes, faire abstraction de leurs différences, et donner un nom commun à leurs points communs. Sur les secondes classes, nous pouvons exécuter à nouveau la même opération, et ainsi, montant à travers l'échelle des notions générales, écartant toujours un nombre plus grand de différences et embrassant toujours de moindres similitudes dans la formation de nos classes, nous arrivons, à la fin, à la limite de notre ascension, à la notion de l'être ou de l'existence (1). »

Le point que je désire particulièrement dégager est que ce processus d'idéation conceptuelle par lequel les idées deviennent générales doit être soigneusement distingué du processus d'idéation réceptuelle, par lequel les idées deviennent génériques. Ces derniers processus consistent, en effet, en idées particulières qui sont fournies immédiatement par la perception sensitive, et qui arrivent à se fusionner automatiquement par l'association

(1) *Lectures*, t. II, p. 290.

de similitude ou de contiguïté, de telle sorte que de plusieurs de ces percepts associés il s'est formé un récept, sans le besoin d'une coopération intentionnelle de l'esprit.

D'un autre côté, une idée générale, ou concept, ne peut être formée que par l'esprit lui-même, qui classe, avec intention, ses récept connus comme tels — ou, dans le cas de la création de « concepts supérieurs », exécute le même processus avec ses idées générales déjà acquises, dans le but de construire des idées plus générales encore. Une idée générique est donc généralisée dans le sens où un naturaliste dit qu'un organisme peu élevé est généralisé, c'est-à-dire non encore différencié en les groupes d'organes plus élevés et plus spéciaux, qui en émanent ultérieurement. Mais une idée générale est généralisée en ce sens qu'elle comprend un groupe de certains organes plus élevés et plus spécialisés, déjà formés et munis d'une désignation commune qui se rapporte à leurs points de contact. Il y a classification dans tous les cas, mais, dans l'ordre réceptuel, elle est automatique, tandis que dans l'ordre conceptuel elle est introspective.

Jusqu'ici je ne pense pas que mon analyse puisse m'attirer des critiques ou des dissentiments, de la part des psychologues, à quelque école qu'ils puissent appartenir. Mais il est un point d'importance secondaire qu'il me sera plus commode de traiter ici, bien que mes vues à cet égard puissent ne pas obtenir un assentiment unanime.

Ce me semble être un trait bien net de notre vie introspective que notre aptitude à suivre des processus complexes sans l'aide des mots, ou, pour énoncer les choses sous une forme paradoxale, notre aptitude à concevoir sans concepts. Je n'ignore pas naturellement que cette faculté, en apparence évidente, de penser sans répétition mentale de signes verbaux (le *verbum mentale* des scolastiques) est niée par plusieurs écrivains d'importance, notamment, par exemple, par M. Max Muller, qui cherche à grand peine à prouver que « non seulement à un degré considérable, mais toujours, et totalement, nous pensons au moyen des noms (1) ».

Ceci me paraît être ou bien un truisme ou une erreur; il y a

(1) *Science of Thought*, pp. 30-64.

tautologie dans l'expression, ou erreur dans le fait. Si nous limitons le terme « pensée » à l'opération de dénommer, c'est simplement un truisme que de dire qu'il ne peut y avoir de pensée sans langage, car c'est simplement dire qu'il ne peut y avoir de dénomination sans noms. Mais si le terme « pensée » est employé pour couvrir tous les processus d'idéation que nous ne partageons pas avec les brutes, je tiens l'affirmation pour contraire au fait palpable, et, en conséquence, je me joins à cette longue suite de logiciens et de philosophes que le professeur Max Muller cite comme manifestant ce qu'il appelle de « l'hésitation » à accepter une doctrine qui, dans son opinion, est l'inévitable conclusion du Nominalisme.

Car, pour moi, il est évident que, dans la région des concepts, le maniement fréquent de ceux avec lesquels l'esprit est familier met l'esprit en état d'en user avec eux un peu de la façon automatique dont, à un degré inférieur d'action coordonnée, le pianiste en use avec les notes et les phrases de musique : tandis qu'au début il fallait un effort laborieux et intentionnel pour exécuter des accords très variés et complexes, par la pratique cette exécution passe de plus en plus en dehors du domaine de l'effort conscient, si bien que, finalement, ils sont exécutés d'une manière presque mécanique. Il en va de même dans le cas des opérations purement mentales, même de l'ordre le plus élevé.

D'abord, chaque anneau de la chaîne de l'idéation a besoin d'être rattaché isolément à l'attention au moyen d'un mot; chaque pas dans un processus de raisonnement veut être appuyé sur la base solide d'une proposition. Mais, par une fréquente habitude, la faculté de pensée cesse d'être ainsi limitée; elle passe, pour ainsi dire, d'un bout de la chaîne à l'autre, sans réclamer un arrêt à chaque chaînon, car à la série originelle de dalles de passage elle a substitué un pont qu'elle peut presque franchir d'un seul bond. Ou encore, pour changer de métaphore, il s'établit une méthode de penser sténographique dans laquelle les symboles des idées (concepts) n'ont pas besoin d'entrer dans le champ de la conscience; le jugement suit le jugement dans la succession logique, sans une expression articulée de la part du *verbum mentale*. C'est là, dis-je, un fait qui me paraît pouvoir être vérifié au moyen d'une très petite somme d'introspection.